

La grande question de l'urbanisme n'est plus tant celle qui occupait Alberti, de savoir comment choisir le site où la ville sera construite, que celle de savoir comment nous parviendrons à hériter, et à travers quels projets, de sites qui sont désormais tous concernés par la mutation suburbaine des territoires. Cette situation implique, entre les deux grands régimes de raisons qui déterminent tout projet, à savoir le *programme* et le *site*, un renversement de perspective. Elle appelle l'émergence d'une discipline où la hiérarchie traditionnellement instaurée par l'urbanisme entre programme et site (d'après la logique de commande qui prévaut en architecture) serait inversée, le site devenant l'idée régulatrice du projet. À cette démarche alternative et à ses préoccupations caractéristiques, qui se profilent de façon particulièrement claire dans l'architecture dite de paysage, nous proposons de donner le nom de *sub-urbanisme*<sup>1</sup>.

S'il faut bien concéder que ce néologisme est un peu ingrat, il présente cependant plusieurs avantages. D'abord, il pointe vers ce tiers état du territoire qui constitue aujourd'hui, entre ville et campagne, le plus courant parmi les cadres dans lesquels se distribue notre existence, et certainement le principal parmi ceux où les maîtres d'œuvre sont appelés à intervenir. Ensuite, il met en question le concept d'urbanisme, autre néologisme qui n'a pas beaucoup plus d'un siècle d'état civil, et qui est resté, lui, quasi étymologiquement rivé aux modèles de la ville-centre. En troisième lieu, identifiant la *suburbia* comme la patrie historique de l'architecture de paysage, et presque comme son utopie

concrète — c'est-à-dire comme l'endroit à partir duquel cette discipline a envisagé le monde et entrepris sa transformation — le concept de sub-urbanisme permet de remobiliser toute une tradition de réflexion et de projet qui n'a pas été assez sérieusement interrogée à ce jour. Enfin et surtout, ce concept fait signe vers le *substrat* de nos pratiques d'aménagement, et montre ainsi le site, l'assiette ou le paysage comme la grande *infrastructure* dont le sens est engagé par tout projet, qu'il soit d'aménagement du territoire, d'urbanisme ou simplement d'architecture.

On aura compris que par sub-urbanisme je n'entends pas désigner un secteur particulier de l'urbanisme mais, littéralement, une *subversion* de cette discipline, un renversement à la faveur duquel le site devient la matrice du projet tandis que le programme est utilisé comme un instrument d'exploration, de lecture, d'invention et, en somme, de *représentation* du site.

Quatre réflexes, assez ancrés dans la culture du jardin, paraissent caractériser cette démarche alternative : la mémoire ou *anamnèse* des qualités du site, la vision du site et du projet comme *processus* plutôt que comme produits, la lecture en *épaisseur*, et non seulement en plan, des espaces ouverts, et enfin la pensée *relative* — une conception du site et du projet comme champs de relations plutôt que comme arrangements d'objets<sup>2</sup>. Ces quatre réflexes, nous ne les regardons pas comme les règles inflexibles d'une éthique, mais comme les préceptes, eux-mêmes essentiellement relatifs, d'une *morale provisoire*, c'est-à-dire imparfaite, mais « que l'on peut suivre par provision pendant qu'on n'en sait point encore de meilleure<sup>3</sup> ». La condition de l'architecte qui se lance dans un projet à un endroit donné peut être comparée à celle d'un homme qui se trouverait soudain parachuté au milieu d'une épaisse forêt. S'il ne dispose d'aucune carte ni d'aucune règle propre à l'orienter *a priori*, il aura sans doute intérêt à suivre, du moins jusqu'à nouvel ordre, quelques préceptes vraisemblables (par exemple, aller toujours le plus droit possible) qui lui permettront peut-être de se tirer d'affaire.

C'est ainsi qu'il faut considérer ces quatre réflexes heuristiques : comme un *vade-mecum* pour aider à trouver des pistes dans ce maquis qu'est toujours la gestation d'un projet, et aussi, du coup, comme une sorte d'instrument critique pour analyser *a posteriori* la façon dont un projet se rapporte à son site, le réinvente et, pour ainsi dire, le *réussit*.

L'ambition de cet essai est de mettre en évidence certaines implications, certaines résonances du premier de ces réflexes. Le thème de la mémoire en architecture — de l'architecture comme instrument

de mémoire ou de la mémoire comme matière, comme dimension d'architecture — est un *topos*, un lieu commun particulièrement vivace du débat sur la construction et l'aménagement. S'il faut y pénétrer aujourd'hui, c'est parce que la condition suburbaine invite à donner à cette question un autre relief et une plus grande profondeur.

La voie que nous allons suivre pour cela, sans être extravagante, n'est pourtant pas démonstrative. Nous avons rapproché, dans un ordre qui va progressivement du passé vers le présent, de l'architecture à la ville et de la ville au territoire, quatre réflexions, inspirées par quatre « objets » distincts, qui sont ici comme les éléments successifs d'une improbable charade. Le premier est un livre publié en 1966 par une historienne anglaise des idées. Le second est une métaphore, forgée en 1930 par le père fondateur de la psychanalyse. Le troisième est le récit qu'a donné un artiste américain d'une promenade suburbaine en 1967. Enfin le dernier est un petit parc qu'un architecte a réalisé dans une banlieue de Genève au cours des années 1980.

Même si l'on a indiqué en chemin quelques commutateurs ou portes dérobées qui permettent de passer de l'une à l'autre, ces quatre réflexions sont entre elles relativement indépendantes. Elles sont plutôt comme quatre plans ou comme quatre coupes parallèles pratiquées dans notre question. Nous espérons seulement que leur juxtaposition, ici, saura stimuler la pensée de nos lecteurs à les traverser pour circuler dans l'intervalle. Notre conclusion, plus programmatique, s'essaye elle-même à tirer une maille commune à ces différents plans, et à faire valoir dans la mémoire, non plus seulement un précepte utile à l'architecture mais une dimension essentielle de son renouvellement<sup>4</sup>.

Le concept de sub-urbanisme n'est pas simplement planté ici comme une bannière destinée à galvaniser une nouvelle course poursuite derrière l'esprit du temps, mais comme un instrument critique dont la vocation est d'aider à comprendre ce que beaucoup d'architectes, paysagistes et urbanistes font effectivement, et d'éclairer le contexte historique dans lequel ils le font.

J'ai bien conscience de ce que, depuis plus de vingt ans, l'urbanisme est également travaillé par une autre subversion, représentée par un courant significatif de l'architecture contemporaine dont le territoire de référence n'est pas la *suburbia* mais la métropole. J'appelle *sururbanisme* (ou *super-urbanisme*) cette subversion symétriquement opposée à la précédente. En effet, tandis que le sub-urbanisme peut être décrit comme une démarche de projet qui trouve son programme dans le site

en question, où l'invention du programme est entièrement relative à l'exploration et à la représentation du site, le sur-urbanisme, lui, peut être défini comme l'approche exactement inverse : une démarche de projet qui trouve son site dans le programme, où le site est littéralement produit à travers la manipulation, le déploiement et la représentation du programme (de ses strates, de ses contradictions), et où le programme est donc envisagé, façonné et construit *comme* site, toutes les techniques de la cartographie et de l'analyse topographique étant transposées en outils de conception.

Ce sur-urbanisme, même s'il porte aujourd'hui toutes sortes d'autres noms, est une tendance majeure, assez clairement identifiable, de l'architecture contemporaine, et son principal poète et théoricien (il s'est lui-même présenté comme son «nègre»), est incontestablement Rem Koolhaas.

La chose étrange, de mon point de vue, n'est pas tant la très grande influence, voire la fascination que cette inspiration a exercé récemment sur l'architecture et l'urbanisme que la regrettable absence de répartie critique et poétique dans laquelle ses légendes s'évaporent. Mauvais parleur, trop souvent tenté par un moralisme assommant, le sub-urbanisme ne donne pas la réplique, et s'enterre. À ceux que cette bouderie impatiente, il peut être intéressant de faire remarquer que le sur-urbanisme contemporain a pris théoriquement conscience de lui-même dans un «manifeste rétroactif» composé à la gloire d'une métropole américaine. Est-ce à dire qu'un manifeste prospectif du sub-urbanisme pourrait symétriquement trouver son motif dans l'exaltation d'une *suburb* de cette métropole-là? Le petit livre que voici, en tout cas, procède du sentiment que les légendes ne peuvent pas être contredites... sinon par d'autres légendes.

1. Cf. «Sub-urbanisme et paysage», programme du cycle 1996-1997 de la *Tribune d'histoire et d'actualité de l'architecture*, Société française des architectes, novembre 1996. Nous y proposons, à l'adresse d'un futur dictionnaire universel du *xxi*<sup>e</sup> siècle, la définition suivante : «*Sub-urbanisme* : n. m. dérivé de suburbain (italique : *suburbia*) et démarqué de urbanisme. — 1. Corpus des expériences et des dispositifs d'aménagement (paysagers, architecturaux, infrastructurels et géotechniques) spécifiquement développés dans les *suburbie*, et à travers lesquels ces dernières ont pu façonner leurs espaces et leurs physionomies propres. — 2. Discipline de projet d'abord inspirée par les situations suburbaines, et où la hiérarchie traditionnellement instaurée par l'urbanisme entre programme et site (d'après la logique de commande qui prévaut en architecture) est inversée, le site devenant l'idée régulatrice du projet. Cf. *Paysage*. — 3. Hypothèse théorique et critique, pas forcément exclusive de sa réciproque, qui regarde l'aménagement comme un mouvement qui va «du dehors vers le dedans», des environs vers la ville. Par extension : approche historiographique qui envisage ces expériences suburbaines, leurs dispositifs paysagers et en particulier leurs jardins comme d'authentiques laboratoires de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire.»

2. «L'alternative du paysage», in *Le Visiteur* n° 1, automne 1995.

3. Descartes, *Principes de la philosophie*, préface. Cf. aussi *Discours de la méthode*, troisième partie.

4. Bien qu'opposés dans leurs façons respectives d'envisager la dialectique entre site et programme, sub-urbanisme et sur-urbanisme ne s'excluent pas nécessairement l'un l'autre, et peuvent même être considérés comme deux subversions, symétriques et complémentaires, des routines de l'urbanisme. Tandis que ce dernier envisage l'étendue des villes et se préoccupe essentiellement d'organiser et de planifier leur extension, le sub-urbanisme et le sur-urbanisme s'appliquent tous deux à explorer et amplifier l'épaisseur des situations, l'un par induction en envisageant le site comme palimpseste, et l'autre par projection en envisageant le programme comme hypertexte. En d'autres termes, on peut considérer que les juridictions du sub et du sur-urbanisme se recouvrent, et que ces deux poétiques parallèles représentent, à l'aube du *xxi*<sup>e</sup> siècle, deux voies simultanément possibles pour l'architecture des villes et des paysages. Sur

l'usage fait ici des notions de palimpseste et d'hypertexte, cf. André Corboz, *Le Territoire comme palimpseste et autres essais* (Les Éditions de l'Imprimeur, Paris, 2001, avec notre introduction : «Du Palimpseste à l'Hyperville : André Corboz, webmaster de la ville et des territoires») et, du même, «La Suisse comme hyperville» (*Le Visiteur* n° 6, novembre 2000).